



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Entretien avec Tomas Baum

Frédéric Crahay

Mémoire d'Auschwitz ASBL

Décembre 2021

Tomas Baum, vous avez été nommé directeur général de Kazerne Dossin en juin 2020. Auparavant, vous avez étudié la philosophie, l'éthique appliquée et la politique internationale, et avez passé douze ans à la tête du Vlaams Vredesinstituut (l'Institut flamand pour la paix), basé à Bruxelles. L'expérience acquise au fil de ce parcours vous aidera-t-elle dans vos nouvelles fonctions ?

Mon parcours m'a apporté pas mal de ressources. Tout d'abord, un bon sens de la stratégie, une affinité avec les aspects politiques, et la capacité d'analyser la situation pour déterminer ce qui est possible ou non. Deuxièmement, je travaille de manière méthodique. J'aime faciliter les interactions, rassembler les gens autour d'une table et diriger les débats. Pour pouvoir résoudre un problème ou saisir une opportunité, il faut que chacun soit impliqué. Troisièmement, j'ai beaucoup travaillé sur la polarisation. Au vu de ce que Kazerne Dossin a traversé en 2019 et en 2020¹, je pense que cela me sera utile. Ce sens de ce qu'est la polarité et mes expériences antérieures m'aident à gérer l'état d'esprit « nous contre les autres » qui s'insinue parfois au sein de Kazerne Dossin. Enfin, il était important pour moi de réfléchir à l'angle sous lequel j'allais exercer cette fonction. Je suis philosophe, pas historien. J'ai beaucoup de choses à apprendre sur le plan historique, et cela ne se fera pas en un jour. En revanche, je me suis demandé si je pouvais apporter de nouvelles perspectives, si je pouvais jouer un rôle fédérateur. Notre sujet d'étude est le passé commun de personnes aux horizons différents : Juifs, Roms, Malinois, Flamands, Belges, citoyens européens et autres personnes concernées dans le monde entier. Nous partageons cette histoire, mais comment devons-nous l'interpréter ? Comment en parler ? Que devons-nous accomplir ? À mes yeux, il était essentiel de répondre à ces questions dès le départ.



© Hatim Kaghat

¹ Le départ du précédent directeur, Christophe Busch, l'annulation de la cérémonie de remise de prix à Brigitte Herremans et la démission d'une partie du conseil scientifique.

En novembre 2020, vous avez confié au magazine *Knack* que vous vous trouviez devant deux grands défis : un problème de perception externe que vous venez d'évoquer, et un problème d'organisation interne. Avez-vous trouvé des solutions ?

Après les événements de 2019, nous avons perdu plusieurs collaborateurs occupant des postes clés. Nous avons donc dû former une nouvelle équipe, et je dois dire que nous avons trouvé des personnes très compétentes : des collègues d'expérience qui sont prêts à joindre leurs efforts aux miens pour porter avec conviction le projet de Kazerne Dossin. Pour l'instant, nous sommes en pleine phase de réorganisation ; nous travaillons sur la communication, la gestion relationnelle et la collaboration. Cela représente beaucoup de travail. Pour vous donner un banal exemple : en 2012, Kazerne Dossin a mis en place un tout nouveau système de *technologies d'information* et de *communication* qui est aujourd'hui complètement obsolète. Remplacer tout un environnement informatique n'est pas facile, et prend également du temps. Ce sont des soucis du quotidien qui n'ont pas de lien direct avec notre mission, mais dont il faut tout de même s'occuper. Du côté organisationnel, je pense que nous sommes sur la bonne voie. Pour le problème de perception externe, c'est plus compliqué, parce que cela ne dépend pas que de nous. Au début, lorsque j'ai été nommé, la presse parlait encore beaucoup de nos problèmes. Depuis lors, nous avons fait du chemin. Le 26 novembre 2020, nous avons organisé une cérémonie pour marquer l'ajout de 281 portraits au mur des portraits du musée. Cet événement a donné lieu à des articles de presse plus positifs, axés cette fois sur le travail de Kazerne Dossin. En janvier 2021, nous avons lancé *#FakeImages*², une exposition temporaire qui a rencontré pas mal de succès. Je trouve qu'il est plus important de parler de ce que nous faisons réellement que de la manière dont nous gérons notre organisation. J'espère que les choses continueront dans ce sens, mais je reste conscient du fait que ce problème de perception risque de durer, puisque les médias ont véhiculé et renforcé une certaine image de nous.

Parmi ses principales ambitions pour 2021-2024, Kazerne Dossin projette d'intensifier sa collaboration avec la communauté scientifique ; le but étant d'approfondir les relations existantes, et de stimuler les interactions entre différents partenaires issus de domaines scientifiques multiples. Qui sont ces partenaires, et comment comptez-vous mettre en place cette collaboration ?

² Voir l'entretien avec Laurence Schram, *Témoigner. Entre histoire et mémoire* n° 132, p. 11-16.

Il est encore trop tôt pour le dire, car nous n'en sommes pas encore là. Nous sommes toujours en train de remettre de l'ordre en interne, et nous devons d'abord mener à terme les projets déjà en cours. Je travaille en étroite collaboration avec le Dr Veerle Vanden Daelen³. C'est elle qui gère l'aspect académique de nos activités, et nous avons régulièrement des conversations passionnantes à ce sujet. L'approche de Kazerne Dossin est à la fois nationale et internationale, et je pense qu'il est primordial d'entretenir nos liens avec d'autres institutions ; avec les chercheurs belges qui travaillent sur la même thématique que la nôtre. Je pense notamment au CegeSoma et à la Fondation Auschwitz. Les professeurs, toutes universités et tous domaines confondus, sont également des partenaires potentiels. Le but est de maintenir un réseau de recherche adapté à notre mission et à nos tâches. Les possibilités sont également nombreuses à l'échelle internationale. Nous nous sommes par exemple engagés dans le projet *European Holocaust Research Infrastructure*, qui vise à faciliter l'accès aux archives à des fins de recherche. C'est un projet particulièrement intéressant qui promeut la recherche de manière concrète. Nous sommes également en train de passer du statut de Centre de documentation à celui de Centre de recherche. Notre équipe de chercheurs a récemment publié un article qui remet en question les chiffres qui circulent depuis des années sur les rafles menées à Anvers. Ce type de recherches fondamentales mérite plus d'attention. Nous pouvons également « voir plus loin » : notre mission principale est d'exposer les faits historiques qui se sont déroulés à Dossin entre 1942 et 1944, mais pour beaucoup de victimes, il y a aussi eu un « avant » et un « après », et nous nous devons d'inclure ce contexte plus vaste dans nos recherches. Nous devons également étudier l'impact de notre installation muséale ou de nos activités éducatives pour évaluer si nous avons réussi à partager notre savoir et nos ressources. Cela n'a rien à voir avec nos travaux historiques, mais c'est important. Pour l'instant, ce ne sont que des projets, mais je suis convaincu qu'une capacité de recherche accrue ne fera que souligner la pertinence sociale de nos travaux historiques.

En tant que musée de la Shoah, quelles sont les ambitions de Kazerne Dossin concernant le public non néerlandophone, et en particulier les Belges francophones ?

Nous avons de grandes ambitions. Nous voulons promouvoir la visite de Kazerne Dossin en tant que lieu de mémoire. Lancer des actions de sensibilisation est impossible en raison de la pandémie, mais cela ne nous empêche pas d'y réfléchir. Je pense que la relation avec la Belgique francophone était plus évidente à l'époque du Musée juif de la Déportation et de la Résistance⁴, et c'est à ça que nous devons revenir. L'histoire de Kazerne Dossin est une histoire belge, et non exclusivement flamande. Il est vrai que les instances flamandes ont assuré une grande partie du financement, et que cela implique une certaine dynamique, mais nous avons tout de même le devoir de raconter cette histoire au public francophone. C'est dans ce contexte que s'inscrit d'ailleurs une publication récente de notre catalogue francophone : *Musée Kazerne Dossin Shoah et droits humains*. Sur le plan international, nous voulons accélérer le passage au numérique pour permettre à un public plus large de découvrir notre musée. Nous avons par exemple animé la cérémonie des portraits en trois langues, afin que davantage de personnes puissent la suivre à travers le monde. Les étrangers qui visitent notre mémorial et notre musée sont peu nombreux, mais précieux. Ils sont importants parce que, bien souvent, leur famille a été personnellement touchée par les événements que nous racontons, ou parce qu'ils viennent à Kazerne Dossin en quête d'informations. Ils méritent une attention particulière.

³ La directrice adjointe de Kazerne Dossin.

⁴ Le précurseur de Kazerne Dossin fondé en 1995.

Le 10 décembre 2020, Annelies Verlinden, ministre de l'Intérieur, des Réformes institutionnelles et du Renouveau démocratique, s'est rendue à Kazerne Dossin avec Marc De Mesmaeker, commissaire divisionnaire, pour signer le nouvel accord de coopération pour la formation « Shoah, police et droits de l'homme ». Pouvez-vous nous dire quelques mots au sujet de cette formation ? La situation a-t-elle évolué au fil des années ?

Le fait que l'accord de coopération ait été renouvelé est déjà une évolution en soi. Cette coopération, qui n'était au départ qu'une expérience, s'est en fait avérée fructueuse. Une étude a démontré que cette formation avait un réel impact, surtout chez les jeunes recrues. Nous sommes désormais arrivés à une phase de consolidation. La ministre de l'Intérieur et le chef de la police sont conscients de la valeur de ce module et le considèrent comme une partie intégrante de leur programme de formation. Dans la pratique, je constate que les principes de base restent tout à fait d'actualité – par exemple le fait que les policiers puissent dire « non » malgré les pressions exercées par un groupe. Il suffit de suivre un peu l'actualité pour constater qu'être policier n'est pas toujours facile. À l'inverse, les forces de l'ordre se retrouvent parfois en position de force, et il y a alors un risque d'abus. Dans ce cas, la formation de gestion des dilemmes que nous proposons peut faire toute la différence, et aider les policiers à prendre conscience des risques pour mieux les affronter. J'ai aussi constaté une autre évolution : une diversification des thèmes avec, notamment, des formations complémentaires sur la polarisation.




© Ilse Liekens

En 2020, la pandémie a précipité la disparition des derniers survivants belges de la Shoah. Avez-vous l'impression que Kazerne Dossin est vouée à devenir un musée purement historique, ou qu'au contraire, l'histoire gardera une dimension sociale grâce à des projets tels que la série *Les Enfants de la Shoah* ?

La deuxième proposition, sans aucun doute. J'ai moi-même déjà constaté l'impact de ces projets. La série *Les Enfants de la Shoah*⁵ a été réalisée avant mon arrivée. C'est une série puissante, incontournable. Plusieurs des témoignages qui y sont présentés ont pour message : « Cela ne doit plus jamais arriver. » Je pense que c'est Paul Sobol qui a dit que le monde « devait savoir ». Faire en sorte que le monde sache en proposant un contenu adapté aux élèves et aux autres visiteurs relève de la mission de base de Kazerne Dossin. Un musée assume toujours une certaine fonction sociale, car nous nous devons de nous interroger : « Quels enseignements peut-on en tirer aujourd'hui ? » La Shoah est indéniablement un fait historique unique. Pour porter un tel sujet devant un public contemporain, il faut pouvoir l'explorer ouvertement, en invitant les gens à se poser des questions. C'est un exercice difficile, mais j'y crois. Devenir un musée purement historique n'aurait pour moi aucun sens, car un musée inerte n'aurait pas la même résonance auprès des visiteurs. L'expérience dans notre mémorial complète la visite de notre musée, mais demande une autre approche. Un mémorial est un lieu de recueillement, de silence et de réflexion. Un musée doit au contraire être vivant et inviter le public à découvrir l'histoire de Kazerne Dossin. De préférence sans pointer de doigt accusateur. Les faits parlent d'eux-mêmes.

Travaillez-vous actuellement sur une publication (personnelle) ?

Pour l'instant, je n'en ai pas vraiment le temps. J'essaie plutôt de combler mes lacunes. J'ai récemment écrit un bref article sur notre musée et son caractère agonistique⁶ pour *Faro*. En tant que philosophe, je me vois mal me lancer dans des travaux de recherche historique ou archivistique. En revanche, je compte me pencher sur les idées de penseurs tels que Bettina Stangneth, Susan Neiman ou Emmanuel Levinas, et étudier leur pertinence dans le contexte d'une installation muséale moderne.

 <p>FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES</p>	<p><i>Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.</i></p> <p><i>À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.</i></p> <p><i>Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.</i></p>
--	--

⁵ *Kinderen van de Holocaust*, série créée par Canvas et Kazerne Dossin.

⁶ La mémoire agonistique reconnaît la complexité d'un conflit ainsi que la dynamique de cohésion et d'indépendance entre les différents acteurs impliqués (coupables, victimes et spectateurs).